

Journal de Roubaix

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

UNE SÉANCE MOUVEMENTÉE A LA CHAMBRE

NOS FEUILLETONS
Nous commencerons Dimanche prochain la publication de **PÈRE INCONNU** par Pierre SALES

LE SABRE DE M. JOSEPH PRUDHOMME
Paris, lundi, 14 janvier 1901.

Comme préface à la discussion du projet de loi contre les associations, nous avons eu une interpellation de M. Sembat sur l'ingérence du Pape dans les affaires intérieures de la France.

L'interpellation, disait : « La lettre de Léon XIII au cardinal Richard », mais on entend bien que cette lettre, d'une modération si élevée, et d'une sympathie si touchante pour la France, n'était qu'un vain prétexte.

M. Sembat, qui a fait ses études au collège Stanislas, n'ignore pas quels droits le Souverain Pontife tient du Concordat, et il est muet, qu'aucun de ses collègues de l'extrême gauche, à même de comprendre, qu'en faisant entendre, à la France, des conseils de sagesse, le Pape ne les a pas outrepassés.

Mais l'orateur socialiste tenait à donner, à la loi, que la Chambre, sur l'initiative du gouvernement, s'approprie à voter, son véritable caractère. Ce n'est pas contre les congrégations religieuses seulement que la loi est dirigée ; c'est bien à la religion catholique elle-même que, par elle, les chefs du socialisme et de la non-conscience prétendent s'attaquer.

La suppression des congrégations, qu'ils poursuivent avec une haine féroce est, dans leur pensée, non seulement le premier coup de pioche dans l'édifice du Concordat, mais le premier pas dans l'œuvre d'extirpation radicale de l'esprit religieux, ou, comme l'a écrit, dans le « Siècle », un de leurs porte parole, la « déchristianisation de la France ».

« C'est dans cet esprit que le gouvernement a déposé son projet sur les associations ? C'est à cette question que M. Waldeck-Rousseau aurait dû répondre, si l'opposition avait su donner, au débat soulevé par l'extrême gauche, sa véritable signification. Le Président du Conseil aurait alors éprouvé quelque embarras à s'expliquer. N'a-t-il pas récemment objecté, à ceux de ses amis impatientés qui, au cours de la discussion du budget, réclamaient la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'il convenait de faire, auparavant, une loi sur les associations ? Qu'est-ce à dire, sinon que le projet en discussion est la préface nécessaire de la dénonciation du Concordat ! »

En correctionnelle. On juge un individu ramassé dans les rues de ces temps derniers.
Le Président. — Vous vous vantiez de ce qu'il paraît d'avoir occupé plusieurs postes importants dans Paris ?
L'accusé. — Oui, mon président, la preuve c'est que j'ai gagné un nom sur le mur de chacun d'eux ; la justice peut s'en assurer.

Informations

LA LETTRE DU PAPE AU CARDINAL RICHARD ET LES PROGRESSISTES
Paris, 14 janvier. — Le groupe des républicains progressistes s'est réuni aujourd'hui et a décidé d'intervenir par l'organe d'un de ses membres dans la discussion de l'interpellation Sembat sur l'ingérence pontificale dans les affaires intérieures de la France.

LE GENERAL DE BOISDEFRE
Paris, 14 janvier. — Au ministère de la guerre, dit l'Agence Nationale, on dément la nouvelle de la nomination du général de Boisdefre à commandement en chef d'un important corps d'armée.

LE DISCOURS D'UN GENERAL
Paris, 14 janvier. — L'agence Havas communique la note suivante : « Certains de nos confrères ont publié un discours d'allures tendancieuses qu'aurait prononcé, il y a quelques mois, le général Geslin de Bourgogne, commandant la 41e brigade d'infanterie à Nantes. « Le ministre de la guerre, qui n'avait pas été saisi de cet incident par les autorités militaires, et qui ne l'a appris que par la presse, vient d'ordonner une enquête. »

ARRESTATION D'UN PRINCE NIBLISTE
La police de Nice vient d'arrêter un prince russe, le prince Nakadchids, accusé d'être venu à Nice pour préparer un attentat contre la vie du Tsar qui doit venir y séjourner prochainement.

L'ETAT DE SANTE DE LEON XIII
Paris, 14 janvier. — Une conversation du second médecin du Pape, le docteur Mazzone, avec le correspondant d'un journal de Naples, vient à point pour démentir une fois de plus les bruits alarmants qui couraient encore ces jours derniers sur la santé de Léon XIII. Le docteur Mazzone a dit en propres termes que le Pape est vigoureux et fort comme un homme bâti pour vivre cent ans ; les mouvements du cœur ont la régularité de ceux d'un jeune homme, les poumons sont d'airain, les éliminations se font parfaitement.

LES LISTES ELECTORALES TRIPATOUILLEES
Paris, 14 janvier. — L'intransigeant annonce, ce matin, que dans le quatrième arrondissement, où Gali a été élu contre Vaudet, dreyfusard, plus de 650 électeurs ont été rayés sur 4,500 environ.

UN DUEL PROCHAIN ENTRE DEUX JEUNES GENS
On parle d'un duel à l'épée très prochain entre deux jeunes gens des plus connus de la société parisienne. La querelle remonte à quelques mois, mais l'un des adversaires n'étant pas majeur à cette époque, la rencontre avait été différée.

UNE INVASION DE RATS
Un télégramme de Berlin apporte la nouvelle que tout un quartier, celui de Charlottenbourg, est envahi par une calamité d'un genre spécial : les petits marécages qui se trouvent à l'ouest de Berlin ont déversé sur la ville une immense quantité de rats qui ne peuvent être détruits par les habitants.

LA NEIGE A ODESSA
Un télégramme d'Odessa annonce que six trains sont restés en panne depuis quelques jours dans la neige. On craint que les voyageurs ne soient morts de faim et de froid. Le gouverneur d'Odessa vient de faire partir des trains chargés de vivres escortés par des soldats.

LES OBSEQUES DU GENERAL LAMBERT
Paris, 14 janvier. — Comme on l'avait annoncé, les obsèques du général Lambert, sénateur du Finistère, grand-officier de la Légion d'honneur, ont eu lieu ce matin à Notre-Dame-des-Champs. Bien avant l'heure du convoi, la paisible rue Sigmis, où demeurait le général, était envahie par une foule nombreuse.

CHoses et autres
Cavroche, à la suite d'un pari ridicule, a failli s'étrangler en essayant d'avaler une pièce de cinquante centimes.

M^{GR} FAVIER

à Roubaix et à Tourcoing

Le 20 janvier 1900, Mgr Favier, évêque de Pékin, profitant d'un séjour en France, venait à Roubaix et à Tourcoing, visiter les familles de trois de ses missionnaires et les collèges Notre-Dame des Victoires et du Sacré-Coeur.

Le court passage du vaillant prélat laissait chez tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher, une forte et réconfortante impression.

Hier lundi, 14 janvier 1901, un an presque jour pour jour après cette visite, plusieurs de nos concitoyens et nos deux institutions libres ont eu, de nouveau, le grand honneur de recevoir celui qu'on a appelé avec tant de raison : « Le Lavigerie de la Chine ».

Entre ces deux dates, il s'est passé de tristes et importants événements qui ont grandi encore une réputation déjà si belle et si légitimement acquise.



Mr FAVIER
D'après une photographie prise lundi 14 janvier, dans la cour d'honneur de l'Institution Notre-Dame des Victoires, à Roubaix.

L'EVEQUE DE PEKIN A ROUBAIX

Mgr Favier, qui, depuis dimanche se trouve à Lille, au Séminaire académique, est arrivé à Roubaix lundi matin à dix heures et demie. Notre concitoyen, M. Duocolumbier-Dobbeles, dont le fils est secrétaire du Pékin, l'attendait à la gare. Vers midi, un déjeuner intime a réuni chez M. Duocolumbier, vers Pelart, autour de l'évêque missionnaire, les membres du clergé de la paroisse du Sacré-Coeur, M. le chanoine Chabé, supérieur du collège, et les membres de la famille.

M. le curé de Bondues et l'un de ses paroissiens, M. Desreumaux, père d'un missionnaire, étaient également présents.

Mgr Favier a donné, au cours d'une intéressante conversation, de nombreux et édifiants détails sur la courageuse conduite du père Duocolumbier, son dévoué secrétaire, pendant les troubles qui ont ensanguiné la Chine.

Il a rappelé aussi, longuement, et avec émotion, le souvenir d'une fille de M. Duocolumbier, morte en Chine, sœur de charité, pendant l'année 1900.

Après la messe chantée, le cortège a pris le chemin du cimetière Montmartrée en suivant le boulevard Montparnasse ; il fallut plusieurs minutes pour le défilé. La foule était profondément sympathique ; on voyait que le général Lambert était connu et apprécié de tous.

Trois discours ont été prononcés au cimetière, par M. Pichon, sénateur du Finistère, M. Marc, vice-président de la Société des vétérans et Théodore Lefèvre, au nom de la ville natale du général, Orléans.

CONFÉRENCE DE M^{GR} FAVIER

Les souffrances des assiégés

« Je suis fâché, dit en commençant le vaillant évêque, de ne pouvoir vous causer que quelques minutes, mais mes instances sont comptées. L'année dernière, à pareille époque, vous étiez quatre cents, mes enfants, comme aujourd'hui, c'est-à-dire juste le nombre des chrétiens enterrés au Pé-Tang, pendant le siège. »

Les privations que les assiégés supportaient étaient telles que le 10 août 1900 cinquante babies sont mortes de la famine. Il y avait au Pé-Tang 3.400 personnes et les vivres manquaient totalement pour les nourrir.

« Pendant les soixante jours qu'a duré le siège, le quart de Pé-Tang, a été admirablement défendu par le courage des soldats. Les traits d'héroïsme sont tellement nombreux qu'il faudrait, pour être juste, citer tous les soldats (braves). »

« Pendant deux semaines, parmi les 3.400 assiégés, ne s'est déshabillé pour se coucher. »

« Le 24 juin, Paul Henry se tenait debout sur un toit, sa lunette à la main, et dirigeait le tir de ses hommes, couchés autour de lui. Les balles des Boxers plouvaient sur Pé-Tang. La position n'était pas tenable et plusieurs fois j'allai moi-même prior le brave officier de descendre au de se coucher. Mais lui, voulant se rendre compte de la portée, scrutait l'horizon avec sa lunette, sans bouger et sans s'inquiéter s'il servait de cible à l'ennemi. Au milieu du sifflement des balles, du crépitement des obus, on l'entendait qui, de sa voix claire, lentement, sans émotion, criait à ses hommes : « La hausse à 1500 mètres, la hausse à 1600 mètres... » A un certain moment, un boulet de canon vient ébranler la maison, je monte encore près de l'officier et je le conjure de se mettre en sûreté ; il me fait cette héroïque réponse : « Je ne descendrai que lorsque vous l'aurez plus besoin de moi. » (Applaudissements répétés). Pendant un mois, Paul Henry reste à son dangereux poste, dirigeant la défense. »

« Le 30 juillet une balte l'atteint au côté et une autre au cou ; l'officier s'est enfin couché près de ses hommes. (Applaudissements répétés). Voilà comment savent mourir les soldats français ! (Bravos prolongés). »

« Les prétendus pillages. Vous savez qu'on a dit que les soldats français, dirigés par les missionnaires, avaient commis de nombreux pillages. Il n'y a pas eu de pillage. Voici la vérité : Après la délivrance du Pé-Tang et des légations, nous avons eu plus de 6.000 personnes à nourrir. On se servit d'abord des sacs de riz avec lesquels les Boxers avaient bloqué les barricades, puis il fallut se procurer d'autres vivres. Il y avait bien de nombreuses boutiques de denrées, mais les marchands s'étaient enfuis. Alors j'ai demandé à M. Pichon la permission de prendre du grain dans les magasins et les réserves de l'état avec cette condition expresse qu'il serait tenu compte de tout cela dans le règlement de l'indemnité et que les propriétaires des marchandises seraient remboursés au fur et à mesure de leur retour. »

« Cette manière de faire était très régulière et à moins de mourir de faim il n'y avait pas moyen d'agir autrement. »

En terminant son émouvante causerie, Mgr Favier parle des ruines accumulées pendant le conflit. Vingt-trois églises ont été détruites ; quatre cent cinquante chrétiens tués, etc., etc.

« Mgr Favier ajoute le vaillant évêque, si nous avons des pertes matérielles à déplorer, nous n'avons subi aucune perte morale. Au contraire, devant l'aspect de notre résistance, de la bravoure de nos soldats, de l'abnégation de nos missionnaires, l'influence française et l'influence catholique ont grandi en Chine. Dieu aidant, nous réparerons nos désastres, fier d'avoir fait respecter une fois de plus, par tous, le glorieux drapeau français. (Applaudissements.) »

« Il y avait au Pé-Tang, sur la muraille, au bout d'une longue perche, un grand drapeau tricolore qui, malgré les balles et le canon, a flotté au-dessus du quartier pendant toute la durée du siège. Ce drapeau, précieusement relié, se va à porter à Angers, au père du brave officier Paul Henry ; nul plus que lui ne mérite de recevoir ce glorieux dépôt. (Applaudissements.) »

« La Providence nous a aidés vaillamment, ajoute encore Mgr Favier ; sans elle, nous étions perdus. Après notre délivrance, des Chinois païens nous ont affirmé avoir vu, pendant le siège, sur le sommet de la cathédrale, une dame blanche entourée d'anges. Des mandarins nous ont aussi demandé, à plusieurs reprises : « Pourquoi faites-vous promener une femme blanche sur le toit de l'église pendant la lutte ? »

« Je vais faire une enquête au sujet de ces apparitions, aussitôt ma rentrée. Le vierge a déjà disparu en d'autres endroits et il peut se faire que nous ayons obtenu la même faveur. Enfin, nous avons décidé d'élever dans la cathédrale de Pékin une chapelle à Notre-Dame de la Délivrance. »

Le dernier mot de Mgr Favier est celui-ci : « Dieu nous a défendus avec nos braves soldats. Oh ! oui, nous avons en France, vous pouvez le dire, mes enfants, de fameux soldats ! »

Une indescriptible ovation est faite alors à Mgr Favier qui, avant de quitter le Collège, demande à

« Nous avions en tout et pour tout quarante fusils et les Boxers nous ont envoyé plus d'un million de coups de fusil et environ 2.400 boulets. Il y avait quatre canons Krupp continuellement braqués sur notre quartier. »

« Malgré tout, nous nous défendions et Dieu, visiblement, nous protégeait puisque nous n'avons eu que quatre marins tués et 7 de blessés. Et ces derniers ont tous été sauvés. »

« On se défend bien contre le canon et les balles, mais on ne se défend pas contre la famine. A mesure que le siège avançait, les souffrances augmentaient si bien que nous avions prévu le jour où il ne nous resterait plus un grain de riz. Et cependant il fallait donner à manger aux braves soldats qui nous défendaient si héroïquement. »

« Le 19 du mois d'août, je réunis mon conseil pour savoir comment nous devions partager les subsistances. J'avais seul la clef de l'entrepôt où se trouvait enfermée la farine et je déclarai qu'il restait exactement 800 litres pour 3.400 personnes. Que faire ? Allions-nous mettre quelque chose de côté pour nous et nos chrétiens ? Il fut décidé par tous que cette résèque serait plus utilisée entièrement pour les soldats qui, jusqu'à la fin, ont continué à recevoir leur pleine ration. (Bravos répétés). »

« Parmi tous ces braves marins qui ont combattu au Pé-Tang, je dois un souvenir ému à l'officier Paul Henry dont la mort fut véritablement héroïque. »

« Le 24 juin, Paul Henry se tenait debout sur un toit, sa lunette à la main, et dirigeait le tir de ses hommes, couchés autour de lui. Les balles des Boxers plouvaient sur Pé-Tang. La position n'était pas tenable et plusieurs fois j'allai moi-même prior le brave officier de descendre au de se coucher. Mais lui, voulant se rendre compte de la portée, scrutait l'horizon avec sa lunette, sans bouger et sans s'inquiéter s'il servait de cible à l'ennemi. Au milieu du sifflement des balles, du crépitement des obus, on l'entendait qui, de sa voix claire, lentement, sans émotion, criait à ses hommes : « La hausse à 1500 mètres, la hausse à 1600 mètres... » A un certain moment, un boulet de canon vient ébranler la maison, je monte encore près de l'officier et je le conjure de se mettre en sûreté ; il me fait cette héroïque réponse : « Je ne descendrai que lorsque vous l'aurez plus besoin de moi. » (Applaudissements répétés). Pendant un mois, Paul Henry reste à son dangereux poste, dirigeant la défense. »

« Le 30 juillet une balte l'atteint au côté et une autre au cou ; l'officier s'est enfin couché près de ses hommes. (Applaudissements répétés). Voilà comment savent mourir les soldats français ! (Bravos prolongés). »

« Les prétendus pillages. Vous savez qu'on a dit que les soldats français, dirigés par les missionnaires, avaient commis de nombreux pillages. Il n'y a pas eu de pillage. Voici la vérité : Après la délivrance du Pé-Tang et des légations, nous avons eu plus de 6.000 personnes à nourrir. On se servit d'abord des sacs de riz avec lesquels les Boxers avaient bloqué les barricades, puis il fallut se procurer d'autres vivres. Il y avait bien de nombreuses boutiques de denrées, mais les marchands s'étaient enfuis. Alors j'ai demandé à M. Pichon la permission de prendre du grain dans les magasins et les réserves de l'état avec cette condition expresse qu'il serait tenu compte de tout cela dans le règlement de l'indemnité et que les propriétaires des marchandises seraient remboursés au fur et à mesure de leur retour. »

« Cette manière de faire était très régulière et à moins de mourir de faim il n'y avait pas moyen d'agir autrement. »

En terminant son émouvante causerie, Mgr Favier parle des ruines accumulées pendant le conflit. Vingt-trois églises ont été détruites ; quatre cent cinquante chrétiens tués, etc., etc.

« Mgr Favier ajoute le vaillant évêque, si nous avons des pertes matérielles à déplorer, nous n'avons subi aucune perte morale. Au contraire, devant l'aspect de notre résistance, de la bravoure de nos soldats, de l'abnégation de nos missionnaires, l'influence française et l'influence catholique ont grandi en Chine. Dieu aidant, nous réparerons nos désastres, fier d'avoir fait respecter une fois de plus, par tous, le glorieux drapeau français. (Applaudissements.) »

« Il y avait au Pé-Tang, sur la muraille, au bout d'une longue perche, un grand drapeau tricolore qui, malgré les balles et le canon, a flotté au-dessus du quartier pendant toute la durée du siège. Ce drapeau, précieusement relié, se va à porter à Angers, au père du brave officier Paul Henry ; nul plus que lui ne mérite de recevoir ce glorieux dépôt. (Applaudissements.) »

« La Providence nous a aidés vaillamment, ajoute encore Mgr Favier ; sans elle, nous étions perdus. Après notre délivrance, des Chinois païens nous ont affirmé avoir vu, pendant le siège, sur le sommet de la cathédrale, une dame blanche entourée d'anges. Des mandarins nous ont aussi demandé, à plusieurs reprises : « Pourquoi faites-vous promener une femme blanche sur le toit de l'église pendant la lutte ? »

« Je vais faire une enquête au sujet de ces apparitions, aussitôt ma rentrée. Le vierge a déjà disparu en d'autres endroits et il peut se faire que nous ayons obtenu la même faveur. Enfin, nous avons décidé d'élever dans la cathédrale de Pékin une chapelle à Notre-Dame de la Délivrance. »

Le dernier mot de Mgr Favier est celui-ci : « Dieu nous a défendus avec nos braves soldats. Oh ! oui, nous avons en France, vous pouvez le dire, mes enfants, de fameux soldats ! »

Une indescriptible ovation est faite alors à Mgr Favier qui, avant de quitter le Collège, demande à